

Prologue

1969

Une heure avant l'apparition de l'aube, Miriam Strong sortit sur la véranda. Elle avait dormi d'un sommeil agité, troublé par des images du passé que les événements de la veille avaient fait ressurgir. En humant l'odeur fraîche de l'herbe gorgée de pluie, mêlée au parfum douceâtre qui s'élevait de la lourde terre rouge, elle sentit revenir son énergie et sa détermination. Elle en aurait besoin, car la bataille qui s'annonçait promettait d'être rude.

Les paupières closes, elle s'efforça de chasser les évocations nocturnes en s'appliquant à énumérer tous les privilèges dont elle bénéficiait. Bien que sa vie ait commencé, presque soixante-quinze ans auparavant, dans les fraîches étendues vertes de l'Australie méridionale, c'était dans la chaleur brûlante de l'univers sépia qui l'entourait aujourd'hui qu'elle avait le sentiment d'être née, au son du crissement des grillons, du rire des kookaburras et du vent tiède, soufflant doucement dans les frondaisons. Ici se trouvait son foyer, que jamais elle ne quitterait et qui seul savait lui apporter force et consolation. De son premier poney aux épreuves les plus rudes de la vie, cette immense station¹ de l'outback, qui s'étendait au nord-ouest de la Nouvelle-Galles du Sud, lui avait tout donné, veillant à lui transmettre les leçons de son âpre et terrible beauté. Miriam

1. Station : sorte de ferme d'élevage géante qui s'étend sur des milliers d'hectares. (*N.d.T.*)

pouvait presque entendre, à ce moment précis, dans la paix qui précédait le lever du jour, l'écho de ses larmes et de ses rires passés.

La maison de Bellbird, érigée un siècle plus tôt dans le style du Queensland, comportait six pièces – la cuisine à l'arrière, trois chambres et un salon rarement utilisé – auxquelles avaient été ajoutées, vingt ans auparavant, une salle de bains et des toilettes. Derrière le bâtiment, les anciennes latrines avaient rapidement cédé la place aux termites et aux éléments.

L'inévitable toit de tôle rouillée retombait au-dessus de la véranda, sous laquelle se déroulait une grande partie de la vie domestique de la ferme, en particulier au cours de l'été. Dans un coin, Miriam avait installé un lit recouvert d'une moustiquaire et, dans un autre, une table et des sièges. Quelques chaises cannées se dressaient çà et là parmi des fougères ou autres plantes en vastes pots. Leur présence prolongeait l'ombre verdâtre des arbres environnants, peuplés de cacatoès, de perruches de toutes couleurs et de minuscules arapongas dont l'unique note flûtée constituait l'un des sons les plus purs du bush.

Avec un profond soupir, Miriam s'assit et posa délicatement la boîte à musique sur la table bancale. Elle s'occuperait de cet objet plus tard. Son visiteur n'allant pas tarder à arriver, ce moment de calme lui était indispensable pour rassembler ses forces en vue de ce qu'elle allait devoir affronter. Dieu seul savait comment sa famille allait réagir.

Chloé lui dirait probablement de ne pas faire tant d'histoires ; sa fille, qui avait toujours détesté toute forme de perturbation, n'aimait rien tant que rester en compagnie de ses tableaux dans sa grande demeure pleine de coins et recoins, au bord de la plage de Byron Bay. Cette gamine avait toujours vécu en dehors de la réalité, pensa Miriam avec lassitude. Elle leva les yeux vers la cour, évoquant soudain la fillette aux yeux verts, auréolée d'une tignasse cuivrée dont les reflets n'avaient, depuis, rien perdu de leur éclat. On pouvait supposer qu'elle était heureuse, mais qui pouvait l'affirmer, en réalité ? Bien que Léo et elle

soient divorcés, ils paraissaient s'apprécier davantage depuis leur séparation – ce qui était bon signe, certainement... ou peut-être pas, après tout. La vieille dame eut un claquement de langue réprobateur. Résoudre les problèmes éventuels de Chloé ne faisait pas, pour l'instant, partie de ses priorités, car trop de pensées se bousculaient dans sa tête.

Quant à ses petites-filles... Leur seule évocation la fit sourire. Aussi différentes que l'eau et le feu. Fiona allait probablement adorer l'aventure qu'allait représenter la lutte à venir, mais Louise? Humiliée, frustrée, elle considérerait tout cela comme un problème de plus à surmonter.

S'efforçant d'enfiler ses bottes, Miriam bloqua toute pensée relative à ses proches, aidée en cela par son dos raide qui n'omettait jamais de lui rappeler sa condition de mortelle. Avec un juron étouffé, elle constata que les lacets, animés d'une vie propre, refusaient de se laisser dompter. Quelle foutue malédiction que la vieillesse! Loin d'être fière de son âge, elle ne cessait de le maudire. Que n'aurait-elle pas fait pour être de nouveau jeune et souple; pour être capable de dormir une nuit entière sans se lever afin de satisfaire un besoin pressant ou pour monter ses chevaux pendant des heures sans payer cette dépense d'énergie de plusieurs jours de douleurs et de courbatures!

Elle fit une grimace. L'alternative qui se présentait à elle n'avait rien d'attrayant, pourtant, elle n'arrivait pas à accepter totalement ce qui lui arrivait. Toute sa vie, elle avait fait preuve de combativité. Que le diable l'emporte si elle acceptait maintenant de se laisser faire! Ayant enfin réussi à attacher ses bottes, elle poussa un grognement de satisfaction et, après un bref coup d'œil à la boîte à musique, tourna la tête vers le paddock.

Le ciel s'éclaircissait. Dans la lueur rosée de l'aube naissante, les silhouettes des arbres se découpaient sur la masse plus sombre des dépendances. Peu à peu, s'élevait le crissement strident des cacatoès, adouci par le chantonement presque sensuel des pies.

Immobile, Miriam assista au lever du soleil. Elle contempla la fumée qui sortait de la cheminée du réfectoire, puis

observa les oiseaux en train de s'ébrouer, pour effectuer leur premier vol de la journée. Dans un bruit d'ailes, ils s'élevèrent, formant un nuage rose mêlé de blanc et de gris, strié du vert des perroquets et du bleu des pies s'élançant comme des flèches en direction du petit bras de rivière. Quelques oisillons prenaient leur essor. La nouvelle génération était en route : il serait bientôt temps de lui laisser la place.

— Pas encore, dit Miriam à voix basse. Il me faut d'abord tout remettre en ordre.

Avec réticence, elle reporta son attention sur la boîte à musique. Le temps avait laissé sa marque sur le bois de merisier, incrusté de nacre, qui s'en trouvait paradoxalement embelli. Ces éraflures et marques de coups témoignaient de longs voyages à travers le monde, de séjours dans les endroits les plus rudes de la terre. Lorsqu'elle était enfant, Miriam avait essayé d'imaginer ce qui les avait causées – s'était évertuée à ressusciter l'image de ceux qui avaient autrefois possédé cet objet et l'avaient préservé.

« Jusqu'à maintenant », murmura-t-elle d'un air furieux en observant le socle endommagé. Sa maladresse avait déclenché une succession d'événements qui pouvaient aisément se transformer en tornade destructrice s'ils n'étaient pas correctement maîtrisés. De toute manière, le secret révélé par la base brisée de l'objet risquait de changer à jamais la vie des membres de sa famille.

En proie à un doute croissant, elle caressa le couvercle du doigt. Peut-être aurait-il été préférable de laisser les fantômes reposer en paix ? D'accepter tout simplement le présent que le hasard lui offrait et de laisser les siens en tirer le meilleur parti ? Elle n'en avait pas personnellement besoin – plus maintenant. Toutefois, comment aurait-elle pu ignorer la terrifiante signification de sa découverte ? Elle se trouvait désormais en présence d'une preuve tangible, la seule à ce jour, que ses soupçons ne l'avaient pas trompée. Ce cadeau du passé hurlait pour que la vérité se fasse jour.

Maladroitement, elle fit tourner la minuscule clé dorée et souleva le couvercle. Devant les miroirs ternis, les silhouettes

énigmatiques de l'Arlequin à la peau noire et de sa pâle Colombine se mirent à tourner sur les notes métalliques d'une valse de Strauss.

La vieille dame examina les couleurs rutilantes du danseur et les volants délicats dont s'ornait la robe de sa compagne. Le fait que l'Arlequin ait la peau noire donnait probablement à cet objet magnifique une grande valeur. Lorsqu'elle était enfant, Miriam trouvait déjà quelque peu inquiétantes ces deux effigies au regard vitreux, presque entièrement dissimulé par des masques, dont l'étreinte dénuée d'émotion dégageait une atmosphère guindée, compassée. Peut-être avaient-ils toujours su ce qu'ils abritaient sous leurs pieds, songea-t-elle avec amertume. De là venait sans doute leur air supérieur.

Les dernières mesures moururent lentement, condamnant le couple à l'immobilité. Miriam referma le couvercle et plongea dans ses souvenirs, s'efforçant de reconstituer la suite d'événements qu'elle ne connaissait que par les récits de son enfance. Bien qu'une partie des faits se soit déroulée avant sa naissance, elle avait néanmoins été le témoin innocent et silencieux du drame sur lequel elle était déterminée à faire tomber le rideau, soixante-quinze ans plus tard.

1

Irlande, 1893

Avec un frisson anxieux, Maureen serra la cape trop légère autour de ses épaules. Jamais Henry n'avait eu autant de retard. S'était-il passé quelque chose dans la grande demeure ? Un événement qui ne lui avait pas permis de s'éclipser ? Elle serra les mâchoires afin d'empêcher ses dents de claquer. Depuis l'heure où elle avait quitté le village, la pluie n'avait cessé de tomber ; après avoir trempé ses longs cheveux noirs, elle ruisselait maintenant sur son cou et s'infiltrait sous sa robe. Toutefois, ce n'était ni le froid ni la morsure du vent qui la glaçaient, mais la pensée que tous deux pouvaient avoir été trahis – que son attente se révélerait peut-être vaine.

Debout sur le seuil de la cabane abandonnée du garde-chasse, elle s'appuya contre le bois rugueux et essuya de la main son visage mouillé. Le temps reflétait parfaitement son humeur : le ciel, resté de plomb toute la journée, s'assombrissait rapidement avec la tombée du jour. Il lui faudrait partir bientôt, si elle ne voulait pas que son absence soit remarquée à la maison – mieux valait éviter d'affronter Pa, qui ne manquerait pas d'exiger des explications. Cependant, la crainte de manquer Henry la faisait hésiter. Lui et elle devaient absolument discuter de la situation. Les décisions ne pouvaient plus attendre : elle tenait à ce que tout soit réglé avant son dix-septième anniversaire.

Le tambourinement de la pluie sur le toit de chaume éventré étouffait tous les autres sons. Tandis que les ténèbres s'épaississaient alentour, elle répétait fébrilement les phrases qu'il lui faudrait prononcer. Même si la morsure du doute se faisait parfois sentir, elle devait à tout prix garder confiance ; il était impossible que Henry l'abandonne maintenant.

— Maureen !

Elle fit volte-face au son de sa voix. Alors qu'il sautait à terre de son cheval, elle se jeta dans ses bras tendus avec un soupir de soulagement et de plaisir mêlés.

— Je craignais que tu ne viennes pas, s'écria-t-elle en suffoquant presque.

Lâchant les rênes, il l'attira tout contre lui et posa le menton sur sa tête en l'entraînant sous le toit défoncé.

— C'est ce qui a failli se produire, expliqua-t-il d'un air lugubre. Mon frère est arrivé et Père a insisté pour que nous discutions de la gestion du domaine. J'ai pu m'échapper uniquement parce que la jument est en train de pouliner et qu'il y a un problème. Je me suis porté volontaire pour chercher de l'aide.

Il s'écarta d'elle à regret et lissa avec tendresse les cheveux mouillés de chaque côté de son visage. Puis il lui souleva le menton de ses doigts fins et élégants.

— Je suis désolé, ma chérie, mais je ne peux pas rester. Père est particulièrement énervé et je n'ose pas m'absenter trop longtemps.

Maureen le contempla. À vingt-deux ans, Henry Beecham-Fford avait une tête aux contours harmonieux, ornée d'une chevelure blonde qui mettait en valeur ses grands yeux bleus aux cils épais, son nez droit et sa bouche sensuelle, surmontée d'une moustache bien taillée. Lentement, elle prit sa main dont elle déplia les doigts avant de planter un baiser au creux de la paume.

— Est-ce que tu ne pourrais pas rester juste un peu ? implora-t-elle. Je t'ai à peine vu ces derniers jours et nous n'avons jamais le temps de parler.

Alors qu'il l'enveloppait de ses bras, la chaleur de son étreinte l'envahit comme un brasier. Elle se fonda contre

lui et goûta ses lèvres, respirant son odeur d'eau de Cologne raffinée et de tweed mouillé.

— Je te retrouverai ici demain après la chasse, affirmait-il. Nous aurons le temps de bavarder. Ce que tu as à me dire ne peut pas être si important que cela, ajouta-t-il avec un regard de tendre taquinerie. Ne venons-nous pas d'exprimer l'essentiel à l'instant même, par ce baiser ?

Elle fit un pas en arrière, déterminée à garder la tête froide : s'il l'embrassait de nouveau, elle serait perdue.

— Henry, commença-t-elle.

Il la fit taire en posant un doigt sur sa bouche.

— Demain, dit-il fermement. Si je reste, nous risquons d'être surpris. Tu sais bien que, pour réussir à amadouer Père, il faut que je me montre un fils soumis.

Après un baiser hâtif, il lui tourna le dos et saisit les rênes ; une fois en selle, il se pencha pour lui caresser les cheveux.

— Rentre chez toi et sèche tes vêtements avant d'attraper la mort. Souviens-toi que je t'aime. Aie confiance, ma chérie. Nous trouverons le moyen d'être ensemble pour toujours, je te le promets.

Maureen, les bras croisés sur sa taille, le regarda faire pivoter son cheval et s'éloigner au galop. Un long moment, elle resta immobile, écoutant le bruit décroissant des sabots et le crépitement de la pluie sur la voûte de la forêt. Elle n'avait pas insisté car il était évident qu'il ne l'aurait pas écoutée ; il était trop pressé, trop angoissé à l'idée qu'ils se fassent surprendre. Toutefois, elle ne pouvait empêcher certaines pensées détestables de lui venir à l'esprit. Pouvait-elle vraiment lui faire confiance ? Ou se contentait-il de se servir d'elle ?

L'homme qu'elle aimait appartenait à une famille de riches protestants anglais, propriétaires d'un domaine qui s'étendait des limites du port jusqu'au sommet de la colline et offrait au regard un entrelacement serré de murailles de pierre. Divisée en parcelles à peine plus vastes que l'étroit salon des parents de Maureen, la terre produisait une récolte tout juste suffisante, une fois le loyer payé, pour

nourrir les métayers qui la travaillaient. Henry et elle n'avaient pas le droit de s'aimer. Aurait-il la force de s'opposer à son père tyrannique? Tenait-il suffisamment à elle pour prendre le risque de tout perdre?

Elle baissa vivement la tête et s'élança vers la forêt. Il l'avait priée de garder sa foi en lui, mais le pouvait-elle? Souhaitait-il vraiment qu'ils soient réunis un jour et voudrait-il encore d'elle une fois que la saison mondaine aurait commencé et qu'il serait occupé à chasser ou à danser dans tous les bals de la région?

Glissant de plus en plus fréquemment sur les feuilles humides, elle trébucha sur une branche cassée et faillit tomber, au voisinage d'un buisson d'épineux. De toute façon, elle n'avait pas d'autre choix que de le croire; pas pour l'instant en tout cas. Que Dieu lui vienne en aide si elle se leurrait, comme tant de jeunes filles avant elle!

Dès qu'elle sortit de l'abri des arbres pour emprunter le chemin qui serpentait le long de la colline, vers le village portuaire, le vent l'assaillit brutalement. Le visage fouetté par sa chevelure, les pas entravés par les jupes qui claquaient sur ses chevilles, elle s'inclina contre les violentes rafales, le menton étroitement serré dans le col de sa cape. Les mouettes s'égosillaient au-dessus du port, où les bateaux de pêche tiraient sur leurs amarres, secoués par les vagues de l'océan qui s'écrasaient en tonnant contre la jetée de pierre. S'accrochant à la lueur faible et pourtant réconfortante des fenêtres éloignées, qu'elle devinait à travers ses larmes, elle poursuivit péniblement son chemin.

Lorsqu'elle aperçut les femmes, il était déjà trop tard.

Henry, assuré que son cheval était bien bouchonné et pourvu d'une large ration de nourriture, laissa Dan Finnigan s'occuper du reste. Alors qu'il traversait la cour pavée jusqu'au bâtiment principal, il constata que la pluie s'était intensifiée, tailladant la nuit avec furie de balafres presque horizontales. Il espérait que Maureen était rentrée chez elle sans encombre; ce n'était certes pas un temps à rester dehors.

La pensée de la jeune fille fit naître un sourire sur son visage. Il gravit les marches deux à deux et s'engouffra bruyamment dans sa chambre, songeant que son amour pour elle n'avait rien de surprenant, puisqu'il l'adorait depuis leur plus tendre enfance. Après s'être dépouillé de sa chemise et de son pantalon trempés, il se changea rapidement pour le dîner. Ces jours lointains avaient été pour lui les plus heureux, car, bien qu'il ait toujours été conscient du fossé qui séparait leurs familles respectives, il bénéficiait alors de toute sa liberté, de cette liberté même qui avait permis à leur amitié de s'épanouir en dépit de leurs différences.

Luttant fébrilement contre son col empesé et ses boutons dorés, il poussa un soupir. Dès qu'il avait basculé dans l'âge adulte, il avait constaté que plus rien ne pouvait être comme avant. On aurait dit que le fossé creusé entre Maureen et lui s'était soudain élargi. Il se demanda ce qui, en Irlande, pouvait insuffler aux cœurs tant de haine? Ce rejet furieux se manifestait de façon visible des deux côtés de la population, aussi bien dans les enclaves protestantes qu'au sein des taudis catholiques. Pourtant, il devait être possible de trouver une solution? Un moyen d'épargner à ce pauvre pays, plongé dans les ténèbres de l'ignorance, des siècles de troubles?

Son nœud de cravate ajusté, il enfila sa veste et leva un sourcil ironique devant le reflet que lui renvoyait le miroir. Que connaissait-il, au fond, de la politique irlandaise? Il aurait été bien embarrassé de devoir réfléchir à la façon de mettre fin à cette lutte ancestrale. Une seule certitude emplissait son esprit : il aimait Maureen et était déterminé à trouver un moyen de vivre à ses côtés. Le fait qu'elle appartienne à une famille catholique et que son père soit l'un des fauteurs de troubles réclamant avec véhémence l'indépendance souveraine de son pays avait-il, au fond, la moindre importance?

À l'idée d'affronter l'opposition vigoureuse que son père ne saurait manquer d'exprimer, il hésita un instant, la main sur la poignée de la porte. Les deux familles pouvaient se

targuer d'une bigoterie d'autant plus aveugle qu'elle était innée. Aurait-il la force de caractère nécessaire pour défier des générations de Beecham-Fford afin de suivre l'inclination de son cœur? Maureen saurait-elle mettre fin à la tradition de haine envers les Anglais entretenue par ses aïeux, pour s'enfuir avec lui?

— Il n'y a qu'un seul moyen de le savoir, murmura-t-il en traversant le palier faiblement éclairé.

Érigé près d'un siècle auparavant par un ancêtre fortuné, Beecham Hall était un édifice de pierre quadrangulaire qui se dressait dans une solitaire splendeur, au cœur des collines abritant le Lough Leigh des vents d'ouest rugissants venus des confins de l'océan Atlantique. Ses hautes et élégantes fenêtres surplombaient des jardins à la française ainsi qu'une allée sinueuse bordée de haies de buis, splendide illustration de l'art topiaire. Une porte surmontée d'une arche, percée dans un mur de pierres patinées couvert de rosiers grimpants et de chèvrefeuille, donnait accès à la cour pavée des écuries.

Bovins et chevaux paissaient sur les terres qui s'étendaient au-delà du jardin potager, jusqu'aux bois regorgeant de gibier, où le père de Henry organisait chaque année de somptueuses parties de chasse. En dépit de ces assauts, des troupeaux de biches s'exposaient au regard, aux premières heures du matin, semblant narguer le garde-chasse, chargé de repousser les braconniers. Le fleuve qui s'écoulait du lac jusqu'à la mer fournissait une pêche abondante.

Henry, qui préférait les immenses étendues de l'Irlande à l'agitation et au brouillard de Londres, avait vécu la plus grande partie de sa vie à cet endroit. Il éprouvait envers les collines verdoyantes s'inclinant vers la côte déchiquetée, abondamment parsemée de châteaux et de cottages en ruine, un sentiment presque mystique qui faisait vibrer son âme d'artiste. La maison de sa famille, elle-même, suscitait en lui un élan irrépressible. Il en aimait les hauts plafonds, les corniches aux moulures délicatement ciselées et les banquettes fichées sous les fenêtres, derrière de lourds rideaux, sur lesquelles, quand il était enfant, il se réfugiait

avec un livre. Plus que tout, cependant, il s'était attaché au pavillon d'été, où il pouvait, tout à loisir, se consacrer à sa peinture.

Parvenu à mi-étage, il plongea le regard vers l'extérieur, constatant que la nuit noire donnait aux voix lointaines, parvenant du salon, un relief particulier. Le pavillon se trouvait là, dressé dans un coin reculé du jardin, presque oublié depuis que son père avait fait édifier l'orangerie sur le côté de la maison. Redressant son nœud de cravate, le jeune homme songea qu'il aurait souhaité sauter le dîner et s'échapper vers son sanctuaire, pour travailler au tableau presque terminé. Cependant, le devoir l'appelait. Avec un profond soupir, il dévala la dernière volée de marches et traversa le vestibule. La grande horloge sonnait le premier coup de huit heures au moment où il pénétra dans le salon.

— Où diable étais-tu ? demanda Sir Oswald d'un ton impérieux.

Henry observa son père qui se tenait, comme à l'habitude, jambes écartées devant la cheminée. La lueur des lampes allumait un reflet argenté dans sa chevelure et mettait en valeur sa silhouette parfaitement entretenue, soulignée par la coupe impeccable de ses vêtements.

— Je suis allé au village chercher Dan Finnigan, répliqua Henry d'un ton neutre, et il a fallu que j'enfile des vêtements secs.

— Tu y as mis le temps, mon vieux, déclara Thomas d'une voix traînante.

Il posa un regard scrutateur sur le nouveau venu, à la recherche du moindre signe de duplicité.

— Tu es sûr que tu n'as pas une jolie petite Irlandaise dans le coin ? reprit-il en riant, lissant ses cheveux châtain clair. Non que ce ne soit pas recommandé, mais il faut être sacrément aux abois pour sortir par une nuit comme celle-là !

Henry dut lutter pour ravalé une réplique cinglante. Il jeta un coup d'œil furieux à son frère aîné qui, avec un art consommé, réussissait toujours à déceler en lui la moindre trace de faiblesse, afin de pouvoir l'écraser de son mépris.